

La résurrection du Seigneur

Lors du carême 2021, nous avons analysé les quatre récits de la Passion de Notre Seigneur. En abordant cette année la question de la résurrection du Seigneur, il est naturel que nous repartions de ce qui, dans les récits de la Passion commande directement la résurrection. Il est en effet facilement compréhensible que c'est ensemble que les récits de la passion et de la mort de Jésus permettent de rendre compte du *sens de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus que nous confessons Christ*. C'est l'objet de la première conférence. A ce sujet, il s'est produit, au milieu du 20^e siècle, avant même le concile Vatican II, une avancée théologique majeure : la mort de Jésus est moins perçue comme mort sacrificielle et l'amour de Dieu qui s'exprime en elle est mis en avant. Ce débat nous intéresse au plus haut point parce qu'il rejoint notre désir d'un monde meilleur que nous appelons le monde de Dieu. Les écrits du Nouveau Testament comportent deux types d'attestations de la résurrection de Jésus : les annonces de la foi pascale (le *kérygme*) (deuxième conférence) et les récits du tombeau vide et des apparitions (troisième conférence).

Première conférence

Le Crucifié ressuscité (I)

Les évangiles indiquent assez nettement que Jésus « choisit » sa mort. Avant même l'arrestation et la Passion, Jésus révèle, lors du dernier repas avec ses apôtres, le sens qu'il donne à sa vie et à sa mort. Jésus célèbre ce repas dans un contexte pascal. La Pâque est, pour les juifs, le « mémorial » de l'Exode. En célébrant ce repas « en mémorial », on a la certitude, dans la foi, de participer réellement à la libération d'autrefois, et on renouvelle son entrée dans l'alliance. L'épisode tragique de l'agonie est en contraste avec celui de la cène. A Gethsémani, il affronte encore la mort, mais il lui trouve un autre visage et il est tenté de la refuser, éprouvant cette mort comme un échec de sa mission. Mais, à la question de grand prêtre devant le Sanhédrin : « Es-tu le fils de Dieu ? » (au sens de Messie, fils de David), Jésus répond : « Je le suis ». Nous reviendrons également sur deux paroles de Jésus en croix : « *Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » (Mc 15,34 ; Mt 27,46) et « *Père, en tes mains, je remets mon esprit* » (Lc 23,46). Dans la confiance indestructible que donne l'amour, Jésus s'abandonne à Dieu son Père et s'en remet à lui.

La résurrection de Jésus est au fondement de la foi des chrétiens quelle que soit leur confession¹. Le discours de Pierre à la Pentecôte le redit : « *Que toute la maison d'Israël le sache donc avec certitude : Dieu l'a ressuscité et l'a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous, vous aviez crucifié !* » (Ac 2, 32 et 36). L'Église commence par la proclamation du fait de la résurrection de Jésus. Déjà l'Ancien Testament nous apprenait que toutes nos espérances, notre vouloir vivre au-delà des échecs, du péché et de la mort, notre besoin de communier dans la rencontre entre nous, de vivre en

¹ L'ensemble de ce qu'on va lire est repris d'une très abondante littérature qui nous habite depuis longtemps et que nous omettons de citer à chaque fois. Cela dit, nous nous sommes principalement basé sur l'enseignement impressionnant reçu de Joseph SCHMITT, notre professeur d'exégèse du Nouveau Testament à la Faculté de théologie catholique de Strasbourg, dans son cours de l'année 1970-1971 sur *La résurrection de Jésus*. Nous sommes notamment convaincu de ce que sa chronologie des rédactions successives est la bonne, ainsi qu'il l'a imposée, à l'époque, au monde de la recherche. Nous nous sommes également appuyé sur des formulations heureuses, que nous avons reprises partiellement, d'Etienne CHARPENTIER, *Christ est ressuscité !*, Cahiers Évangile 3, Paris, Cerf, 1973 (1984), ainsi que sur le Cahier collectif, *Les rencontres pascales avec le Ressuscité*, Cahiers Évangile 108, Supplément, Paris, Cerf, 1999, notamment p. 6-11.

harmonie avec le monde, tout cela Dieu l'assumait en le transformant. Il nous donnait l'assurance, scellée par sa Promesse, que cela serait un jour réalisé dans la vie avec lui.

Mais voici que des hommes proclament *un événement* : Dieu a réalisé l'inouï de la résurrection des morts pour l'homme Jésus !² La conviction des disciples va les pousser jusqu'à aller à travers le monde pour annoncer la nouvelle : « *Nous ne pouvons pas ne pas parler...* » (Ac 4,20). Car, à la suite de la résurrection et de la première Pentecôte chrétienne, des hommes ont proclamé qu'en Jésus les aspirations les plus profondes de l'humanité ainsi que les Promesses bibliques se réalisent.

Que disent ces témoins de la résurrection ? Par-delà les difficultés à rendre compte de ce qu'ils expérimentaient, ils témoignent de ce que l'événement de la résurrection de Jésus a bouleversé leur existence. Pour l'exprimer, ils ont utilisé des images et fait appel à différents registres d'expression, ainsi qu'à des genres littéraires différents, pour rendre compte de l'inouï de l'expérience qu'ils ont faite. Les textes dont nous disposons se répartissent en deux grandes catégories : 1. Les confessions de foi (Credo), cantiques, hymnes, prédication missionnaire (« kérygme »), catéchèse ; 2. Les récits des évangiles et des Actes des Apôtres, qui sont autant de témoignages. Dans notre première conférence, nous abordons ce qui précède immédiatement la Passion et la mort de Jésus ainsi que sa résurrection. Il nous apparaît en effet que Jésus « choisit » sa mort. Cela est sensible dans le dernier repas avec ses disciples, dans la scène de l'agonie à Gethsémani, dans la déclaration de Jésus devant le Sanhédrin et dans certaines paroles de Jésus en croix.

SOMMAIRE

1. Le dernier repas de Jésus
2. L'agonie à Gethsémani
3. L'attitude devant le Sanhédrin
4. Les paroles de Jésus en croix

*

Commencer par quelques textes de la passion pour entrer dans la réflexion sur la résurrection nous permet de nous rendre compte de ce que les textes de la passion ont été écrits à la lumière de la résurrection. De plus, la résurrection ne prend son sens que sur l'arrière-fond de la vie de Jésus dont la passion est l'aboutissement terrestre.

1. Le dernier repas de Jésus

Dans le **récit du dernier repas** avec ses apôtres, Jésus révèle le sens qu'il donne à sa vie et à sa mort. Deux mille ans d'histoire l'indiquent : la célébration eucharistique se réfère fondamentalement au mystère pascal, c'est-à-dire au *passage* décisif de l'humanité vers Dieu, rendu possible par l'existence historique et la mort-résurrection de Jésus de Nazareth. Tel est le sens de la tradition

² Un *événement* se distingue d'un *fait*. Cet *événement* n'est pas seulement la résurrection de Jésus. C'est le Christ lui-même, au-delà de ce que l'enquête historique peut en mettre au jour. L'événement christique est perçu et nommé dans l'Esprit Saint. Un *fait* peut retenir l'attention et avoir des conséquences. L'*événement* introduit des modifications chez celui qui en est le témoin. Il se situe à l'intérieur de la foi et n'est pas seulement de l'ordre du savoir historique. (Un chien écrasé est un fait divers ; s'il s'agit de *mon* compagnon, c'est un événement). L'événement opère une mutation qualitative dans le sujet qui le tient pour décisif et organise sa cohérence en fonction de lui. S'agissant du Christ, l'événement est perçu dans la foi. Il est constamment à rapporter à son origine, le Christ. Dans ce cas, l'événement fondateur est *une personne*. Et c'est par la qualité de cette personne que l'événement acquiert sa dimension unique. De plus, la *qualité nouvelle* manifestée comme *réelle* dans la personne du Christ devient *possible* en chaque croyant. En s'appropriant cette qualité nouvelle, le disciple voit se modifier son rapport à soi-même, aux autres et au monde : il ne peut plus parler et être comme avant. Voir à ce sujet ce qu'en dit H.-B. VERGOTE, « La christianité. Repères historiques », *Cahiers universitaires catholiques* (170, bd du Montparnasse, 75014 Paris), n° 5, mai-juin 1981.

primitive qui rattache la « fraction du pain » au dimanche chrétien, jour du Seigneur ressuscité et fête hebdomadaire de Pâques.

L'enquête exégétique bute d'emblée sur une question probablement insoluble : oui ou non, la Cène de Jésus coïncida-t-elle avec un repas pascal juif ? Selon les synoptiques, il faudrait répondre, semble-t-il, par l'affirmative : la Cène aurait eu lieu la veille du 15 nisan (le vendredi soir), et Jésus serait mort le jour du sabbat. Si, au contraire, on suit le récit du 4^e évangile (lequel ne rapporte d'ailleurs pas l'institution eucharistique), le repas d'adieu de Jésus avec les siens se serait déroulé l'avant-veille de la Pâque juive (le jeudi soir), et Jésus serait mort le vendredi 14 nisan (cf. Jn 18,28 et 19,31). Enregistrons cette contradiction et notons le point important : quelle qu'ait pu être la date exacte de la Cène, tous les témoins s'accordent à inscrire celle-ci dans le *contexte* et l'*horizon* de la Pâque juive. Que cette « pascalisation » de la Cène ait été développée par les communautés qui sont à l'origine des textes néo-testamentaires, la chose est fort plausible. Il reste que le NT présente l'eucharistie comme le mémorial de la Pâque nouvelle, laquelle s'accomplit historiquement par le passage de Jésus « de ce monde à son Père » (Jn 13, 1).

Les trois synoptiques rattachent étroitement la Cène à un *repas d'adieu* que Jésus prit avec ses disciples dans l'ambiance (et, apparemment, selon le rituel) de la Pâque juive. Quant au 4^e évangile, il souligne à sa manière la signification pascale de la mort de Jésus. Le thème de l'agneau (Jn 1,29-36 ; cf. Ap 5,6-12 ; 7,14 ; 12,11) renvoie à la fois à l'agneau pascal (Ex 12) et à la figure du Serviteur, qui « s'humilie, tel un agneau qu'on traîne à l'abattoir » (Is 53,7). Selon Jean, Jésus est le serviteur de Dieu qui, en subissant une mort violente, apparaît comme le nouvel agneau pascal : Jn 19,14-36. Cf. 1 P 1,18-19 et 1 Co 5,7-8.

Rappelons ce que signifiait exactement la fête juive de la Pâque. Celle-ci dérivait, en réalité, de deux fêtes primitivement distinctes : la *Pessah* (Pâque), fête de pasteurs nomades offrant à Dieu les premiers-nés de leur troupeau, et les *Massot* (Azymes), fête de cultivateurs sédentaires présentant les prémices de la moisson de l'orge. Ces deux fêtes étaient célébrées au printemps. L'interprétation religieuse, qui affecta d'abord la fête tribale de l'offrande des premiers-nés, remonte probablement à l'époque de Moïse : Ex 12,1-26 ; 13,8. Désormais, l'offrande des premiers-nés du troupeau était mise en relation avec la mort violente des premiers-nés des Égyptiens. Le sang dont les pasteurs nomades aspergeaient les piquets de leurs tentes en signe de protection de la tribu, évoquait le sang de l'agneau pascal dont les Israélites avaient marqué les montants et le linteau de leurs portes en signe du passage libérateur de Yahvé. Les herbes amères, qui chez les nomades remplacent le sel, symbolisaient l'amertume de la servitude au pays d'Égypte.

La fête agricole des Azymes fit son apparition après l'établissement d'Israël en Canaan. Pendant les sept premiers jours de la moisson de l'orge, on ne mangeait que du pain nouveau (sans levain provenant de la précédente moisson). On offrait à Dieu les premiers fruits de la moisson, en sacrifice d'action de grâce et d'intercession. La fête des Azymes fut rattachée à la Pâque nomade, dont elle forma en quelque sorte l'« octave ». Cf. Jos 5,10-12 ; Dt 16,1-8 ; Ez 45,21.

Se déroulant du 14 au 21 nisan, la Pâque juive était d'abord une fête domestique et laïque. Peu à peu, elle subit les effets de la centralisation cultuelle (Dt 12). Dans la législation deutéronomique, l'immolation des agneaux devait se faire au Temple de Jérusalem, et elle était réservée aux lévites. Le sang des victimes ne servait plus à marquer les portes des maisons particulières, mais était répandu par les prêtres au pied de l'autel des sacrifices.

Grâce à la *Mishna Pessahim*, nous connaissons le déroulement du rituel pascal au temps de Jésus. Le jour de la préparation (le 14 nisan), dans l'après-midi et avant le coucher du soleil, les agneaux sont immolés au Temple. Le sang répandu et les graisses brûlées, les fidèles emportent les victimes. Celles-ci sont alors rôties et consommées par les membres de la famille ou de la confrérie (en ville ou dans les énormes camps de pèlerins établis aux environs). Le repas lui-même comporte une

entrée (légumes verts, herbes), la liturgie pascale (haggada ou 1ère partie du hallel), le plat principal (agneau, azymes) et une conclusion (2ème partie du hallel). Après le plat principal, le père de famille (ou chef de confrérie) prononce sur la 3ème coupe, appelée "coupe de bénédiction", la *berakah* ou grande prière d'action de grâce. La *Mishna* demande expressément à chaque juif, à quelque génération qu'il appartienne, de se considérer soi-même comme étant sorti d'Égypte. La Pâque est pour les générations successives le mémorial actualisant l'exode.

Cette signification est inscrite dans la structure même du rituel pascal : le repas (table) forme avec le sacrifice (autel) une unité symbolique que l'apôtre Paul évoque avec précision : « Voyez les fils d'Israël : ceux qui mangent les victimes sacrifiées ne sont-ils pas en communion avec l'autel ? » (1 Co 10,18).

Les **quatre textes néotestamentaires de référence directs** sont : dans les Synoptiques, les récits de la Cène : Mt 26,26-29 ; Mc 14,22-25 ; Lc 22,14-20 et en 1 Co 11,23-25, le récit de la Cène, littérairement le plus ancien et proche de celui de Lc. Leur contexte est significatif. Le rapport à la passion est nettement marqué. Paul rappelle que la Cène se déroule « la nuit où il fut livré ». C'est le dernier repas de Jésus avec les Douze, au cours duquel il annonce la trahison de Judas et sa mort imminente. Cette dernière est provoquée par la trahison de l'un des siens. Mais en même temps, Mc 14,21 et Paul (1 Co 11,23) indiquent que, dans la mort de Jésus, un mystérieux dessein de Dieu est à l'œuvre. Le contexte historique et littéraire de la passion est donc en même temps théologique. De son côté, Jean, qui ne comporte pas le récit de l'Institution, insiste sur la même donnée par deux allusions qui entourent le lavement des pieds (Jn 13,2.18). Plus remarquable encore est la mention, par chacun des quatre récits, de l'accomplissement final auquel Jésus assure qu'il participera auprès de Dieu. Matthieu ajoute même qu'il le fera avec les disciples. Cette mention eschatologique est constitutive des récits de l'Institution. Les deux motifs opposés de la mort imminente par trahison et du revoir final situent l'action eucharistique dans un contraste entre la séparation de la mort et la réunion de la vie après et par-delà la mort.

Les **éléments constitutifs du récit** sont également imprégnés par le contexte pascal. Outre le contexte contrasté de « nuit » et de trahison d'une part et de « jour du Royaume de Dieu » d'autre part, il faut aussi relever les contextes de repas et d'adieu qui imprègnent le sens théologique du récit. Les actions décrites portent sur le pain et sur la coupe. Elles sont à proprement parler la trame du récit. Une action n'est pas rapportée dans le récit, la prière de bénédiction ou d'action de grâce. Située normalement dans le contexte d'un repas juif, elle est aussi à mettre au nombre des actions. Elle n'est pas rapportée, probablement parce que censée être connue de tous.

La cène se déroule dans un contexte pascal. La convivialité familière de Jésus avec les disciples se trouve encore enrichie par cette donnée et chargée de solennité et d'attente. Car au terme de la montée vers Jérusalem, au moment de la Pâque, tous les convives pensent à la libération d'Égypte ainsi qu'à l'irruption du Jour du Seigneur et à la venue du Messie. Le repas, qui symboliquement est chargé de vie, acquiert en même temps la charge de son contraire, la mort. Cette dernière donnée, plus encore que toutes les autres, ouvre le récit sur l'ensemble des résonances de la foi biblique.

Une très grande partie des **aspects de la foi biblique** se trouve mise en évidence dans ce texte. C'est tout d'abord *la création* qui est présente dans le pain et la coupe ainsi que dans les rites de la convivialité. Non seulement la création offerte aux Hébreux sous la forme du blé et des vignes lors de l'entrée en terre promise, mais aussi la création à faire croître et prospérer, c'est-à-dire la création comme tâche.

C'est le Dieu de l'*Alliance* qui a organisé et fait vivre cette création, en attendant son accomplissement définitif et universel. L'évocation du *Royaume* annonce la joie finale que Dieu prépare pour la multitude. Le *sang-de-l'alliance* évoque une étape décisive de cette attente, le sacrifice au Sinaï qui avait signifié la solidarité vitale entre Yahvé et son peuple (Ex 24). Le culte

qui rappelle l'Alliance sinaïtique constitue en effet la *mémoire* des actions de salut de Dieu et l'expression de son amour pour Israël. Il est aussi le lieu symbolique de la réconciliation après la séparation du péché. Enfin, le sang *versé* évoque le sort des prophètes que constamment Dieu a envoyés à son peuple ainsi que le sang versé des justes. La mémoire de tout ce mystère du salut n'est pas seulement de l'ordre de la remémoration. Elle est participation à l'action à la fois rappelée et actualisée.

Jésus est entré dans l'intégralité de cette incomparable action de salut. Les récits nous indiquent qu'il s'est compris comme celui en qui cette action culmine et aboutit. Tous les aspects du salut s'harmonisent avec son existence singulière à présent parvenue à son terme ainsi qu'elle est parvenue au terme de sa mission de rassemblement d'Israël dans l'attente du Règne. Le repas pris avec ses disciples conclut l'œuvre qu'il a réalisée en vue de manifester l'ampleur du salut de Dieu. Il ne reste plus qu'à accomplir, dans la vie offerte et le sang versé, l'alliance nouvelle et éternelle qui scelle la fidélité de Dieu dans son action de salut.

Le « mémorial » eucharistique ne sera donc pas un simple souvenir, mais une présence de l'acte réalisé à la Cène et achevé à la croix. Avec le récit de la Cène, on sait le sens de la mort de Jésus. Il fallait encore que les actes prouvent que ces paroles étaient vraies : ce sera le récit de la passion qui le montrera. Par ailleurs Jésus célèbre ici sa mort dans la paix : à ce stade on ne sait pas comment il la vit dans son être intérieur. Le récit de l'agonie nous répond.

2. L'agonie à Gethsémani (Marc 14,32-42 et par.)

La prière de Jésus à Gethsémani est singulière. Dans les annonces de la Passion (voir par ex. Mc 8,31-33 ; 9,9.31 ; 10,33), Jésus semble plein d'assurance. Or, voici qu'à Gethsémani il apparaît dans la faiblesse, et demande même à être dispensé de ce qui l'attend et qu'il doit subir. Il n'est pas question de la Résurrection, ni du sens que Jésus donnait précédemment à sa Passion et à sa mort : « *Le Fils de l'homme est venu... donner sa vie en rançon pour la multitude* » (10,45). On ne trouve donc ici pas trace de la dimension rédemptrice qui s'exprimait à peine quelques heures plus tôt, lors de la dernière cène, dans les paroles de l'institution de l'eucharistie : le sang de l'alliance « versé pour la multitude » (14,24). A la Cène, une ambiance de joie semble dominer, car Jésus fait de sa mort le sacrifice du salut. A Gethsémani, il trouve à la mort un autre visage, douloureux, et il est tenté de la refuser. C'est peut-être dans cette scène que Jésus nous apparaît comme le plus humain, le plus proche de nous, dans son *angoisse devant la mort*. Jésus connaît l'angoisse devant ce qui apparaît comme un échec ultime de sa mission et de sa vie : « Il va mourir et en pure perte. Sa mort ne sera, pour Israël, qu'un crime supplémentaire ; elle va consommer la perte de ceux qu'il est venu sauver (Mt 23, 32-39). En ses disciples même, quelle confiance peut-il avoir ? Trois fois, au cours de sa longue prière, il revient les exhorter à se préparer à l'épreuve : sans résultat. La lucidité désolée de Jésus offre ainsi au Tentateur son arme la meilleure » (A. GEORGE). En effet, tout au long de son ministère, Jésus a été tenté, par les pharisiens, par les foules, par Pierre. Mais il a résumé par avance, pour en triompher, toutes ces tentations dans la scène inaugurale où Satan essaie de faire dévier sa mission de son seul but, accomplir la volonté du Père (Mt 4,1-11). A Gethsémani, le Tentateur présente à Jésus l'inutilité de sa mort. Bien des saints, après Jésus, et pourquoi pas nous-mêmes, connaîtront cette tentation du sacrifice pour rien ! S'engager à la suite du Maître expose à rencontrer un jour le sentiment de l'échec total.

Cette épreuve suprême de Jésus manifeste *la réalité de son humanité*. Très peu de temps après l'oblation sereine de la Cène, il est troublé au plus profond de son être. Il est « triste à en mourir », cherchant, sans le trouver, le réconfort de la présence des siens et allant jusqu'à remettre en question l'acceptation de sa mort. Voilà Jésus dans la solitude et la nuit. Il va lutter douloureusement pour se plier à la volonté du Père. Cette épreuve le meurtrit jusqu'à la sueur de sang. Mais il surmonte cette tentation et va affermir les siens dans leurs épreuves à venir. A présent, et tout au long de la passion,

sa sérénité sera sans défaillance. L'agonie à Gethsémani aura été à la fois la tentation de Jésus et sa victoire décisive.

3. Devant le Sanhédrin, Jésus déclare qui il a conscience d'être

Jusqu'ici, Jésus a toujours refusé de répondre à ses adversaires quand ils l'interrogeaient sur la conscience qu'il avait de lui-même. Il évitait ainsi d'apparaître comme un Messie temporel. Mais à présent que les jeux sont faits, et en fait déjà condamné à mort, le risque du Messie temporel n'a plus cours. « Es-tu le fils de Dieu ? » (au sens de Messie, fils de David), lui demande le Grand-Prêtre. Et Jésus répond : « Je le suis » ou, selon Matthieu : « C'est toi qui le dis ». Jésus, exprime ainsi la conscience qu'il a de lui-même et de sa mission, en faisant sienne trois figures bibliques différentes : « *Vous verrez le Fils de l'homme (Dn 7) siégeant à la droite de Dieu (Ps 110) et venant avec les nuées du ciel* » (Dn 7).

Jésus est ainsi *le Messie, fils de David* annoncé par les psaumes 2 et 110, celui par qui Dieu devait établir son règne parmi les hommes et amener la paix et la fraternité universelle. Il est aussi *le Fils de l'homme* annoncé par Daniel. L'expression *Fils de l'homme* évoque le peuple des saints de la fin des temps, introduit près de Dieu sur les nuées et recevant la seigneurie sur le monde entier. Mais celui qui se prétend ainsi le Messie, le Fils de l'homme est en fait « *le Serviteur souffrant* » qui s'offre pour le salut des multitudes.

Les titres que Jésus s'accorde devant le grand-prêtre sont connus et acceptés par les Juifs. Mais ils sont blasphématoires quand ils sont accordés à un humain, car ils ont pour effet de le diviniser. Finalement, et avant même le point de désaccord que sera la résurrection de Jésus, on se trouve ici devant une opposition entre la foi chrétienne et la foi juive. Les récits de la Passion, et Marc en particulier, ont le souci d'instruire les chrétiens de ce que Jésus, selon le plan de Dieu annoncé dans les Écritures, va mourir en tant que *Messie* et *Fils de Dieu*. Le sanhédrin réalise ce plan de Dieu en condamnant Jésus. Tout le récit est ainsi centré sur Jésus et ses prérogatives personnelles : Jésus, qui subit la Passion, est bien le Christ aujourd'hui glorifié « à la droite de la puissance de Dieu ». Les lecteurs, tout comme les sanhédrins, l'entendent des lèvres mêmes de leur Seigneur. La suite de la Passion est désormais programmée, sachant que tout finira dans la gloire.

4. Les paroles de Jésus en croix

Parmi les paroles que les évangélistes mettent sur les lèvres de Jésus, deux surtout nous font découvrir *comment il vit sa mort*. La première est rapportée par Matthieu et Marc, la seconde par Luc.

« *Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » (Mc 15,34 ; Mt 27,46). Nous interprétons à juste titre la clameur de Jésus comme celle de tous les désespérés qui souffrent et ne savent pourquoi. Jésus a assumé en lui ces moments où, désespérés, nous nous sentons abandonnés de tous, même de Dieu. Mais le cri de Jésus est aussi une prière.

C'est en Marc (15,34) et Matthieu (27,46) que la dernière parole de Jésus est formée des premiers mots (*l'incipit*) du Psaume 22 : « *Eloi, Eloi, lama sabachthani ?* » déclinés en hébreu (cas unique dans les évangiles), puis : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* » en grec. L'hébreu et l'araméen seuls donnent lieu à une méprise et même un calembour des personnes présentes qui comprennent que Jésus appelle le prophète Élie à son secours. *Le psaume 22* a déjà été employé dans le récit de la Passion, à propos du tirage au sort des vêtements de Jésus (Mc 15,24, par.) et des sarcasmes du Calvaire (Mc 15,32, par), de sorte qu'on ne s'étonne pas de le retrouver sur les lèvres de Jésus agonisant.

Cette prière part de la constatation de ce que le supplicié, aux mains d'impitoyables bourreaux à la suite d'un procès qui ne mérite pas ce nom, éprouve l'abandon de Dieu. Les mots « Pourquoi m'as-tu abandonné ? » ne sont pas une demande d'explication. Comme en d'autres psaumes, le

« pourquoi » traduit une plainte : comment celui qui est resté fidèle à Dieu peut-il se voir opposer son silence et son inaction ? Mais l'appel de Jésus et sa détresse accomplissent le plan de Dieu prévu. En citant le psaume 22 (*l'incipit* vaut citation du psaume entier), Jésus indique paradoxalement qu'il est en train de réaliser la volonté de Dieu. Quand on reprend ce psaume, on découvre d'ailleurs qu'aux deux tiers du texte il y a une rupture de la plainte : « Mais je te rends grâce dans la grande assemblée ». La souffrance n'a pas le dernier mot. Elle est chemin de glorification. La détresse ouvre sur la gloire. Peut-on connaître les sentiments de Jésus lors des derniers moments de sa vie terrestre ? Jésus a-t-il pu, ainsi que certains l'ont pensé, parcourir dans son esprit le psaume 22 tout entier avec le final de réconfort et de jubilation ? A l'opposé, faut-il entièrement exclure chez Jésus un effondrement personnel total ? Être humain, ce que notre foi chrétienne affirme en disant : « vrai homme », inclut la possibilité d'une détresse telle que chacun(e) peut en connaître. Il faut laisser ces questions limites ouvertes à la piété et à la prière de chacune et de chacun. Ce dont les évangiles nous assurent, c'est que, par sa mort, Jésus a vaincu la mort.

Alors que Marc et Matthieu maintiennent la prière du psaume 22, ne la jugeant pas trop choquante pour leurs lecteurs, Luc, de son côté, en 23,46, la remplace par « *Père, en tes mains je remets mon esprit* », ce qui est une citation du psaume 31,6. Pour Marc et Matthieu, Jésus, priant le psaume 22, accomplit les Écritures. Faut-il exclure, chez ces deux évangélistes, qu'ils aient rapporté un souvenir conservé dans la communauté de Jérusalem et issu d'un témoignage de témoins directs ? En réalité, tout est possible sur le plan des faits. L'important pour les croyants, est de situer l'ensemble du procès et du supplice dans le plan de Dieu que nous lisons dans les Écritures.

Un mot à propos du *double cri* de Jésus sur le point d'expirer, chez Marc et Matthieu. Le premier cri comporte *l'incipit* du psaume 22 dont nous venons de parler. Le second est celui du dernier souffle du Crucifié. « *Phonè mégalè, phonè théou* » ont commenté les Pères de l'Église : « *Grand cri, cri de Dieu* ». Nous sommes ici devant *un sommet théologique rare* des Écritures et de la foi chrétienne : une révélation nouvelle se donne à connaître à la Croix du Fils, autre que ce qu'on a entendu et vu jusqu'ici. En Jésus expirant sur la croix, c'est, tout à la fois, le Père, le Fils et l'Esprit qui s'attestent et disent jusqu'où est allée la communication de leur Amour pour les hommes. C'est dans le plus extrême des abaissements du Fils que la révélation de l'Amour de Dieu faite à nous atteint sa plénitude.

Luc a surtout retenu l'aspect de confiance dans la parole : « *Père, en tes mains, je remets mon esprit* » (Lc 23,46). Sans comprendre, mais dans la confiance indestructible que donne l'amour, il s'abandonne. Sa dernière parole terrestre, chez Luc, comme sa première (Lc 2,49) est donc pour appeler Dieu son Père et s'en remettre à lui.

Dans la mort de Jésus, c'est l'amour de Dieu qui est vainqueur. La mort de Jésus exprime déjà le sens de la résurrection : Dieu, en son Fils, l'emporte sur toutes les formes de mort que sont la haine, la violence, le péché. Dans un paradoxe absolu, la mort de Jésus est le triomphe de l'amour. C'est ce qui s'exprime dans la résurrection au matin de Pâques.

*

On ne peut s'engager dans la réflexion sur la résurrection de Jésus qu'en prenant en compte : **1.** Les annonces qui en sont faites dans l'Ancien Testament ; **2.** L'ensemble de la prédication de l'évangile en chacune des quatre versions que les évangélistes nous ont laissées ; **3.** Les jours et, en particulier, les heures qui ont précédé l'arrestation, la passion et la mort du Seigneur. C'est de ce dernier point que nous avons été obligé de rendre compte ici. Nous pouvons à présent entrer dans la richesse des annonces de la résurrection (le *kérygme*) et les récits du tombeau vide et des apparitions du Ressuscité.